pac
Agir par la Culture

2021
ANALYSE #06

« GÉNÉRATION », UN CONCEPT TOUJOURS-DÉJÀ PÉRIMÉ…

Par **Jean-François Pontégnie**,
Chargé d'études et d'analyses
à Présence et Action Culturelles

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

« GÉNÉRATION », UN CONCEPT TOUJOURS-DÉJÀ PÉRIMÉ…

Par **Jean-François Pontégnie**,
Chargé d'études et d'analyses
à Présence et Action Culturelles

« Génération : pendant des années, je m'étais juré à moi-même de ne pas prononcer ce mot ; il me répugne d'instinct. Je n'aime pas l'idée d'appartenir à ce bloc coagulé de déceptions et de copinages qui ne se réalise et ne se ressent comme tel qu'au moment de la massive trahison de l'âge mûr. » Guy Hocquenghem[1]

DE L'USAGE COMMUN : EXEMPLE

Afin d'éclairer notre lanterne – quelque peu obscurcie par la prolifération des « générations ceci-cela » – Géraldine Gomaere[2] nous explique que la génération X est *« née entre 1960 et 1980 »*, qu'elle porte aussi les doux noms de *« baby bust »* ou de *« GenXers »* et qu'elle fait *« le pont entre les baby boomers et les millenials »*. Comme on vous le dit !

Il paraitrait même que *« les personnes de la génération X mettent la priorité sur leur carrière, [qu'elles] recherchent avant tout un travail valorisant socialement »*, mais que, quelque peu échaudées par l'entrée dans la crise des années 70, elles *« peuvent choisir de travailler à des horaires raisonnables pour des conditions de travail qui prennent en compte leur vie familiale. »* Bref, qu'elles *« travaillent pour vivre (bien-vivre) et non l'inverse »*.

On vous passe les considérations vaguement psychologisantes relatives aux « Y » et « Z »… Mais non sans vous avoir préalablement rassurés, puisqu'après la génération « Z » – qui a quand même comme un goût de fin de monde – on nous annonce que le grec nous sauvera, puisque *« la génération Alpha serait celle qui pourrait bien suivre »*.

Quoi qu'il en soit, ce genre de contribution est fort symptomatique de ce que depuis les générations « blousons noirs », « jeans », « bof », « babs » (abréviation de baba cool) ou soixante-huitarde – on en passe – le langage commun a intégré et fait un abondant usage du mot, de même du reste qu'il se réfère à la « jeunesse » et à la « vieillesse », dans un formidable embrouillamini.

Il se fait cependant que toute discussion digne de ce nom suppose que l'on s'entendît auparavant sur les notions auxquelles se réfèrent les vocables à quoi l'on recourt. Nous nous sommes donc demandé ce qu'il pouvait bien en être de la « génération ».

1. Cité dans *1968-1986 : « dix-huit ans d'ex-gauchisme » dénoncés par Guy Hocquenghem*, Antoine Bourguilleau www.slate.fr/societe/mai-68-2018/guy-hocquenghem-col-mao-rotary-bilan-ex-gauchistes-renegats

2. *Qui sont les profils des générations X, Y et Z ?* www.journalducm.com/generations-x-y-z

DU QUESTIONNEMENT « SAVANT »

Autant le dire de suite, l'on découvre assez rapidement que nous sommes loin d'être les premiers à nous être interrogé et que l'on se trouve assez rapidement confronté à une palanquée de tentatives d'éclaircissements. Prolifération qui nous a contraint à opérer un choix méthodologique. Lequel s'est porté sur les approches d'ordre sociologique, visant à historiciser la notion d'une part et, de l'autre, à explorer ses liens avec les façons de vivre le passage du « temps »

Par exemple, entre le texte très bourdieusien de Gérard Mauger[3] qui s'essaie à faire de la jeunesse un « objet sociologique[4] » et celui de Claudine Attias-Donfut[5] qui, en entreprenant *« une recherche historique pour [en] élucider les différents usages »*, s'attelle à cerner la notion même de génération, nous avons opté pour le second.

Non que les auteurs ne fussent point d'accord sur le constat de base[6]. Pour Gérard Mauger par exemple, les *« notions clés d'"âge" et de "génération" appartiennent [...] à la fois au sens commun, au lexique médiatico-politique et aux "boîtes à outils" conceptuelles de la démographie, de l'anthropologie [...], de la psychologie et de la psychanalyse (où "le conflit œdipien" occupe une place centrale), de l'histoire (où les controverses théoriques [...] ont laissé place à des usages empiriques [...]) ou encore à celles de la sociologie et des sciences politiques (où une pléthore de travaux empiriques a fait suite aux essais de constructions théoriques). En circulant ainsi d'un registre à l'autre et entre disciplines, les notions d'âge et de génération ont acquis de multiples connotations, d'où l'ambiguïté, sinon la confusion de leurs usages »*. Claudine Attias-Donfut écrit quant à elle que la *« polysémie [du mot génération] en fait trop souvent une notion confuse, ce qui n'a pas manqué de faire naître de multiples définitions plus ou moins contradictoires, et de susciter maints débats autour de ces définitions. Quoi de commun, en effet entre les réalités que recouvre ce terme dès lors que l'on parle de conflits de générations, de la génération "écolo", de la génération du babyboom, des quarante générations de la Bible ou encore d'une nouvelle génération d'ordinateurs ? »*

Claudine Attias-Donfut vise plutôt à apporter la *« contribution d'une sociologie des générations à une sociologie du temps. »* Son projet *« n'est pas tant d'opposer aux multiples sens de la génération, une ou des définitions nécessairement réductrices, mais plutôt d'en explorer la richesse [...] »*, en d'autres termes : de *« privilégier [...] les liens entre connaissance, expérience et temps [tout] en attribuant une place centrale à la symbolique sociale du temps »*.

LE « TEMPS », UN QUESTIONNEMENT UNIVERSEL

Le « temps » justement : on n'en finirait pas d'énumérer les façons dont les humains ont cherché à s'en accommoder... Sans entrer dans le détail de son étude tout aussi érudite que remarquable[7], on peut emprunter à François Ost sa référence mythologique à « Kronos[8] » qui renvoie à *« l'angoisse existentielle d'un temps mortifère [...] – d'un temps absurde qui débouche sur le néant et la mort »*, figure contre laquelle les peuples en ont développé d'autres

3. Sociologue français, directeur de recherches émérite au CNRS et chercheur au Centre de sociologie européenne. Ses recherches portent sur les jeunes des classes populaires, la déviance, les âges et les générations ainsi que sur les pratiques culturelles. fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9rard_Mauger

4. *Jeunesse : essai de construction d'objet*, Gérard Mauger www.cairn.info/journal-agora-debats-jeunesses-2010-3-page-9.htm

5. *La notion de génération. Usages sociaux et concept sociologique*, Claudine Attias-Donfut www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1988_num_90_4_2365 Claudine Attias-Donfut est sociologue, directrice de recherche à la Caisse nationale d'assurance vieillesse (CNAV), spécialiste internationalement reconnue des relations entre générations www.editions-stock.fr/auteurs/claudine-attias-donfut

6. Pour se faire une idée plus complète de la complexité de l'affaire, on pourra encore lire, entre autres, *La sociologie des générations depuis les années soixante. Synthèse, bilan et perspective*, Guy Falardeau id.erudit.org/iderudit/040648ar

7. *Déployer le temps. Les conditions de possibilité du temps social*, François Ost www.dhdi.free.fr/recherches/theoriedroit/articles/osttpssoc.htm

8. *« L'histoire de Kronos commence dans l'indistinction, dans le non-temps. À l'origine, en effet, étaient Ouranos, le ciel, et Gaïa, la terre, enlacés dans une étreinte sans fin d'où naissaient d'innombrables enfants qui étaient aussitôt enfermés dans le Tartare. Désireuse de repousser les assauts perpétuels de son époux, Gaïa arma un jour son plus jeune fils, Kronos, d'une faucille à l'aide de laquelle celui-ci trancha les testicules de son père. Cette mutilation signa la séparation du Ciel et de la Terre et le début du règne de Kronos. Mais l'histoire qui ainsi s'inaugure est marquée du sceau de la violence : Kronos a tôt fait de renvoyer dans le Tartare ses frères, les Cyclopes, qu'il avait délivrés un instant à la demande de sa mère ; installé sur le trône à la place de son père, il épousa sa sœur, la Titanide Rhéa, dont il eut à son tour de nombreux enfants. Averti cependant que l'un d'entre eux le détrônerait lui-même, il les dévorait l'un après l'autre »*. Ibid.

« qui disent cette fois la possibilité d'ordonner le temps et, comme s'il était possible d'en inverser le flux, de le rendre productif et fécond ». Ainsi des « Heures[9] » athéniennes, auxquelles est attribuée une double fonction : elles sont *« à la fois les divinités des saisons [...] et les garantes de l'harmonie politique (sous cet angle, on les identifiait [à] la discipline, la justice et la paix)[10] »*.

LA GÉNÉRATION « SCIENTIFIQUE » COMME RÉPONSE ?

Mais, pour ce qui nous concerne ici, c'est surtout au XIXe siècle que se jouent les choses : au moment où l'histoire est *« en quête d'une démarche scientifique à laquelle semble répondre le recours à la notion de génération[11] »* – notion qui, de Platon à Montesquieu en passant par Ibn Khaldoum, avait déjà largement été mobilisée auparavant.

Les auteurs du XIXe s'accordent *« à faire de l'évolution de l'esprit humain le moteur principal de l'histoire »* et les générations *« sont surtout considérées dans leur capacité à agir sur les systèmes de connaissance, les progrès scientifiques ou [...] la pensée politique »*, ce qui amène à prendre prioritairement en compte pour *« la durée d'une génération, [la phase de vie] qui va de trente à soixante ans »*.

Cette conception se prolonge au XXe. À titre d'exemple, et pour illustrer aussi la « polyphonie » des tentatives de théorisation, citons François Mentré et Karl Mannheim.

- Le premier *« observe qu'une génération apparaît tous les dix ans et dure trente ans, ce qui entraîne une coexistence, à un moment donné, de plusieurs générations sociales, au moins trois si on ne considère que celles qui atteignent un âge mûr de trente à soixante ans. [...] Mentré distingue les générations familiales qui se succèdent tous les trente ans des générations sociales au rythme accéléré, tous les dix ans. »*. Pour lui, existe encore la *« génération spirituelle »* – celle des *« progrès des connaissances humaines [qui] ne s'accomplissent pas avec régularité mais par soubresauts, leur discontinuité résultant de leur mécanisme même : les pas en avant sont effectués par des "écoles", [soit des groupements volontaires essentiellement novateurs] qui n'ont rien d'officiel »*. Mentré établit enfin une quatrième catégorie *« la "génération historique", [qui] correspond à une période de création et d'effervescence et s'oppose aux années stériles que sont les périodes de transition [...] car les rythmes de l'histoire ne recoupent pas la succession des générations »*.
- Karl Mannheim, qui s'inscrit dans *« une démarche plus sociologique en recherchant les processus sociaux et les interactions sociales qui structurent la succession des générations »* établit, quant à lui, un lien *« entre la théorie du changement social et le concept de génération[...] grâce [au] "nouvel accès à la culture" [...] qui émane principalement de la jeunesse »* à laquelle il est le premier *« à avoir donné une importance primordiale »*.

À partir des années 20, la notion de génération – confrontée à une aporie : la génération devait expliquer l'histoire et elle est en réalité déduite de son étude – va connaître une belle éclipse, renforcée par l'émergence des théories

9. Il s'agit de trois *« filles de Zeus et de Thémis (personnifiant elle-même la loi divine et morale) »*. Ibid.

10. Ibid.

11. *La notion de génération. Usages sociaux et concept sociologique.* Op. cit. Sauf indication contraire, les citations qui suivent sont extraites de cette contribution. Le cas échéant, nous soulignons.

marxistes (axées sur la lutte des classes comme moteur historique) et par l'apparition de conceptions historiques nouvelles, marquées par la fin de la recherche de « lois » ou encore par la prise en compte d'une temporalité multiple.

Autour des années 50, la « génération » réapparaît mais elle est dispersée entre divers champs d'étude (ethnologie, sociologie de la jeunesse, gérontologie sociale, sociologie de la famille, etc.) et sans structure théorique forte, c'est l'empirisme qui l'emporte : de façon générale, il s'agit *« de contribuer à l'étude de l'organisation sociale »*.

Dans les faits, la dimension généalogique de la famille s'impose dans de nombreux domaines : en psychanalyse (qui s'intéresse dans un but curatif *« aux transmissions inconscientes léguées par les ascendants »*), dans les recherches relatives aux comportements économiques (patrimoine, épargne, consommation,...), etc. Reste que, pour nous cantonner à nos exemples, l'économie est une chose – qui suppose notamment des études longitudinales – et la psychanalyse une autre, plutôt basée sur les filiations[12] : on le comprend, les controverses relatives à une définition stable, quoique que leurs objets se soient déplacés, sont loin d'être éteintes ! L'usage commun selon lequel *« une génération est identifiée et qualifiée en fonction des manifestations visibles qui lui sont attribuées et des représentations collectives qui lui sont associées »* – vient quant à lui opérer une réduction simplificatrice en identifiant une génération à *un* événement, ignorant *« la perméabilité permanente des hommes tout au long de leur vie à leur histoire et leur environnement »*.

On en est donc au point où, selon Géraldine Attias-Donfut, l'objet d'étude devrait plutôt être constitué par *« les pratiques sociales opérant "cette reconstruction" »* et dont on soulignera qu'elles non plus n'échappent guère à l'interminable questionnement relatif à l'écoulement du temps, cette fois en structurant le *« temps social, par la définition du présent, du passé et du futur, incarnés par les différentes générations en présence »* : c'est la jeunesse (le *présent*) qui fait l'objet de ces constructions d'une part, et, d'autre part, ces discours n'hésitent guère à se lancer dans des prophéties (le *futur* – comme en témoigne la « génération Alpha » évoquée ci-avant) tandis que toutes les *« générations antérieures sont investies du passé »*.

Structuration accordant enfin une place particulière aux « vieillards » qui, pense-t-on, sentiraient *« que dans la société ils n'ont rien de mieux à faire maintenant que d'utiliser, pour reconstituer le passé, tous les moyens dont ils ont toujours disposé mais qu'ils n'ont eu ni le temps, ni le désir d'employer »*. Ce qui, faut-il souligner au passage, s'avère assez faux : *« le temps de la vieillesse est en fait marqué par l'envahissement du présent, au détriment du futur comme du passé ; toute observation sur des personnes âgées (ou plus encore, très âgées), montre la prégnance, dans leur existence, du quotidien, de l'immédiat.*[13] *»*

12. On pourrait ajouter, l'exemple de l'ethnologie qui combine, de diverses façons, les deux aspects, individuels et longitudinaux.

13. On ne se réfère naturellement pas aux *« sociétés traditionnelles et surtout [aux] civilisations orales où une véritable charge de conservation et de transmission de la mémoire du groupe est dévolue à des personnages de vieux, de façon codifiée »*.

MÉMOIRE COMMUNE ET MÉMOIRE COLLECTIVE : RÉINSÉRER LA GÉNÉRATION DANS LE TEMPS

Il y a de toute évidence une très large part d'arbitraire dans les « pratiques sociales » reconstruisant les générations en fonction de *« manifestations visibles et de représentations collectives »*. L'arbitraire opère en l'espèce par des simplifications, de réductions en ce qu'elles ne rendent plus aucun compte de la complexité des interactions sociales qui conduisent la structuration du temps tant sur le plan sociétal que personnel.

Plutôt donc que de chercher à fixer un paradigme opérationnel (à définir *la* génération), Géraldine Attias-Donfut entreprend dès lors d'opérer diverses distinctions (mémoire commune et collective, durée concrète et symbolique…) qui entendent rendre leur richesse aux processus générationnels.

Mémoire commune

En tant que « témoin » d'une époque, une génération *« devient dépositaire d'une mémoire «commune» par rapport à ceux qui ne l'ont pas vécue »*.

Ce témoignage est toujours à la fois

- une construction : ainsi *« de la dernière guerre émerge la génération de la résistance, […] qui n'était en réalité qu'une minorité clandestine »* ; on a évoqué bien d'autres exemples : génération soixante-huitarde, « babs », etc.
- et une donnée mémorielle : *« l'existence de témoins vivants fait obstacle aux tentatives les plus scandaleuses de constructions irréelles ou de négation de l'histoire proche »*.

Mémoire collective

L'exemple de la résistance démontre par ailleurs que *« les faits mémorisés [finissent par] s'ordonnanc[er] comme dans un roman à fonction mythique dont les générations successives ont mission de faire vivre les épisodes »*. Ce *« récit de vie de la collectivité [qui est] en même temps […] son projet de vie »*, est constitutif de la mémoire collective, laquelle ordonne ainsi le temps. Pour en rester à la guerre, les commémorations annuelles (ou autres, comme celle du centenaire de la guerre 14-18) remplissent par exemple cette fonction de revivification des faits essentiels – armistice, bataille cruciale ou spectaculaire, etc. – c'est-à-dire : construits comme tels par le *« roman à fonction mythique »*. Qui ne manque pas de rejoindre ce qu'est le « récit » pour Paul Ricoeur[14] : *« une synthèse de l'hétérogène, c'est-à-dire la «prise ensemble» d'éléments épars et leur rassemblement en un tout temporellement cohérent, ayant un sens que les éléments non configurés n'avaient pas »*. En ce sens, *« le récit est une manière de s'approprier une réalité discordante en lui conférant une concordance.* […] *Ce mouvement de mise en récit [est] inspiré par l'angoisse de l'homme confronté à un temps qu'il ne parvient pas à saisir et dans lequel il a du mal à se comprendre lui-même »*. Et c'est bien le rôle de la mémoire collective, qui *« ordonnance les divers éléments dans la direction qu'elle confère au temps »*.

14. *Une définition du récit d'après Paul Ricœur. Préambule à une définition du récit médiatique*, Annik Dubied journals.openedition.org/communication/6312

On peut s'arrêter sur deux exemples. La « génération de la résistance » s'inscrit ainsi dans le grand récit national qu'entendait construire le général De Gaulle au sortir de la guerre 40-45, la « génération 68 », après diverses évolutions, a fini par s'inscrire dans le récit de l'inéluctabilité du triomphe du capitalisme, un grand nombre de ses hérauts ayant retourné leur veste…

On comprend encore qu'une génération – au sens de *« dépositaire d'une mémoire commune »* – ne peut construire ce récit elle-même : réifiée par son appellation, elle n'est que porteuse d'une *séquence* de la mémoire collective que la mise en récit finit par *« englobe[r] dans une continuité temporelle dotée de signification et chargée de projets »* (cf. l'exemple gaulliste). On précisera encore que seule *« une entité sociale concrète dotée d'une relative autonomie [par exemple, la "nation"] est capable de […] faire vivre [cette séquence dans un récit] et [de cette façon d'y] trouve[r] son identité »*.

Ce qui signifie encore que *« les références sociales et historiques d'une génération [dépositaire d'une mémoire commune] lui sont également attribuées dans le cadre d'une mémoire partagée par plusieurs générations »* – on le comprend fort bien si l'on se réfère à l'*« entité sociale concrète »* forcément multigénérationnelle.

Ce qui a pour conséquence qu'*« en cherchant à détecter [la] mémoire propre, [les] événements clefs, [l']esprit particulier [d'une génération], on voit se diluer ces divers repères à mesure qu'on tente de les préciser. Ils apparaissent alors comme résultant de pratiques symboliques [soit : de la mise en récit] en rapport avec le temps social »*.

Voilà qui met assez clairement en évidence la vanité d'une définition de la génération…

LA GÉNÉRATION : CONSCIENCE PERSONNELLE ET APPORT SOCIAL

Il existe cependant une *« conscience de génération »* indépendante de sa désignation sociale et qui *« est un élément fondamental de l'identité »*. Il s'agit en réalité d'une *« conscience des limites de sa génération dans la suite des générations, c'est-à-dire [d'une] conscience de soi dans le temps historique »* – peu importe le titre dont la dite génération est affublée.

Durée concrète et durée symbolique

En ce sens, la génération représente aussi sur le plan personnel *« une durée concrète chargée d'une histoire singulière. La durée de vie en trace les frontières, mais ses moments successifs, avec leurs acquis propres, s'agencent entre eux, non pas en séquence, mais dans un système qui les pérennise tout en les modifiant continuellement »*. L'enfance, l'adolescence, la maturescence[15] et la vieillesse ne sont de toute évidence pas des périodes – des séquences – désarticulées mais s'agencent, en se modifiant au cours d'une vie – ainsi, la lecture que l'on peut faire de son enfance n'est pas la même à 15 qu'à 30 ou 60 soixante ans…

15. *« Situation […] du milieu de la vie que, par analogie avec l'adolescence, on peut appeler maturescence ». Autour du mot « Génération »*, Claudine ATTIAS-DONFUT et Philippe DAVEAU in Recherche et Formation, N° 45, 2004 www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2004_num_45_1_1895

Dans les *« repères temporels que produit la société, non pas ceux du temps métrique, mais ceux du temps qualificatif, celui de la chronique de l'histoire contemporaine, les générations ont leur durée propre d'ordre symbolique. [Comme] intermédiaire entre le temps individuel [concret et singulier] et le temps public [socialement construit] »*, cette durée symbolique est constitutive des *« êtres, de par l'empreinte qu'ils reçoivent de leur temps »*.

En d'autres termes, si un récit de vie personnel est réagencé à mesure que passe le temps, le récit mythique avec ses « temps qualitatifs » n'est pas sans influence sur cette opération de relecture : a posteriori, les personnes nées entre la fin des années 50 et le début des années 60 ne prennent que bien plus tard conscience d'avoir vécu ce que le récit symbolique nomme parfois la *« parenthèse enchantée*[16] *»* (le fait de vivre l'adolescence entre environ 1970 et 1980), conscience qui modifie en retour l'histoire singulière.

L'effet structurant du conflit socio-cognitif

On vient de le voir, *« la conscience de génération médiatise la conscience de l'historicité*[17] *»*, en d'autres termes, *« élément fondamental de l'identité, [elle est] conscience de soi dans le temps historique. »*

Cette *« conscience temporelle trouve aussi son origine dans les rapports sociaux [...] entre générations. Cette hypothèse se fonde sur l'effet structurant du conflit socio-cognitif*[18]*. »*

L'exemple le plus parlant est sans doute celui d'opposition entre la période de l'adolescence et celle de la « maturescence », *« temps forts de confrontation intergénération. [Au] temps de l'adolescence, [...] s'ouvre une nouvelle dimension de l'existence et s'opère un engagement progressif dans la vie sociale, [c'est] le signe d'une conscience nouvelle du temps qui se crée à cette étape de la vie et d'une autonomisation par rapport aux adultes. C'est donc un temps de redéfinition des rapports entre générations qui s'accompagne d'une nouvelle conscience du temps [...]. La conscience de génération [...] s'accompagne de la prise de conscience du temps historique [c'est-à-dire de] la conscience de la relativité de sa propre temporalité par rapport à celle de la société ».*

Ce qui *in fine* renvoie au fait que chaque *« génération prend conscience de sa propre temporalité dans le temps social et historique. Une telle conscience s'élabore constamment au cours de l'existence dans une référence/opposition*[19] *permanente entre générations dont les interactions matérialisent d'une certaine façon le déroulement du temps. »*

« Le processus ultérieur d'évolution à partir du milieu de vie inclut désormais l'idée de relégation et de mort dont la scansion sociale est fournie par les rapports respectifs avec la génération antérieure comme avec la génération ultérieure [...].

Ainsi s'imbriquent, dans leur définition respective, étapes de vie, processus du vieillissement et formation des générations ».

16. *« Dans un [...] de ses bons mots, Françoise Giroud avait utilisé la jolie expression de "parenthèse enchantée" en voulant décrire cette période faste où le sexe avait la belle vie, indépendant des soucis de fécondité et de maladie. C'était entre l'apparition de la pilule et les premiers méfaits du sida, à peu près entre 1967 et 1981 ».*
La Parenthèse enchantée : Un monde sans pitié, Juliette RUER
voir.ca/cinema/2001/07/18/la-parenthese-enchantee-un-monde-sans-pitie/

17. *« Par référence à l'épistémologie génétique pour caractériser les différents niveaux de l'acquisition du temps, une autre forme de temporalité abstraite est acquise : l'historicité ».* L'historicité est donc vue ici comme *« la conscience de la relativité de sa propre temporalité par rapport à celle de la société ; elle est une condition essentielle de l'identité sociale ».*

18. *« Les interactions entre enfants, partenaires pour la résolution d'un problème, permettent de provoquer des progrès individuels dans l'acquisition de compétences cognitives. [...] les interactions entre enfant et enseignant, et de manière plus générale les confrontations à un "expert", jouent bien sûr également un rôle dans le développement. Ces interactions, en tant que rencontres de points de vues distincts, ne suscitent toutefois de réel progrès cognitif que si deux conditions sont remplies : d'une part, l'enfant doit être, d'un point de vue développemental, "prêt" à acquérir certaines compétences ; d'autre part, il doit y avoir une gestion de la diversité des points de vues non pas relationnelle ou affective, mais bien cognitive – un conflit socio-cognitif ».*
Note sur la notion de conflit socio-cognitif, Tania ZITTOUN
doc.rero.ch/record/9488/files/Zittoun_Tania_-_Note_sur_la_notion_de_conflit_socio-cognitif_20080701.pdf

19. Et dans ce processus, les *« définitions sociales qui [...] cristallisent une génération dans son passé [...] fonctionnent comme référence contre laquelle va se constituer, à son tour, la génération montante ».*

POUR RÉSUMER… : INDIVIDU ET SOCIÉTÉ INTERAGISSENT DANS L'ÉCOULEMENT DU TEMPS

Le constat posé par Géraldine Attias-Donfut est très clair, qui confirme l'inanité d'une référence scientifique : *« en cherchant à détecter [la] mémoire propre, [les] événements clefs, [l']esprit particulier [d'une génération], on voit se diluer ces divers repères à mesure qu'on tente de les préciser. Ils apparaissent alors comme résultant de pratiques symboliques [soit : de la mise en récit] en rapport avec le temps social ».*

Si l'on ne peut aller jusqu'à parler de réécriture d'événements physiquement vécus – il faut en l'espèce excepter certains cas fortement intéressés (tels ceux contre qui s'emporte Guy Hocquenghem)-, il n'en demeure que *la dimension temporelle d'une génération* est soumise à diverses déterminations (dont la « mémoire collective ») qui la font évoluer.

Au niveau individuel donc

a) *« de l'enfance à la vieillesse, le rapport au temps intérieur comme au temps social est donné par les relations entre générations »* et
b) *« la conscience de génération qui lui est superposée en suit les méandres ; elle n'est pas l'identité réifiée que laisseraient supposer les discours sociaux […], mais plutôt conscience du "vieillir ensemble" […] et de vieillir par rapport aux autres générations »* ;
c) cependant, dans ce processus complexe de déterminations paradoxales, *« la génération représente aussi une durée concrète chargée d'histoire singulière [dont] les moments successifs, avec leurs acquis propres, s'agencent entre eux, non pas en séquence, mais dans un système qui les pérennise tout en les modifiant continuellement ».*

En somme, la *« conscience de génération, élément fondamental de l'identité, [est] conscience de soi dans le temps historique* [ou symbolique) *»* et a *« de profondes correspondances dans les êtres, de par l'empreinte qu'ils reçoivent de leur temps. C'est par l'appropriation de cette durée commune, celle de sa génération, que la biographie se redéploie dans le temps et que se réalise la temporalité propre [individuelle], une temporalité concrète, participant des idées, valeurs, produits de son temps ».*

L'individu se nourrit – se construit et évolue – sur base de sa conscience de génération, inscrite dans la mise en récit largement constitutive de la mémoire collective qui, en retour, agit sur le même individu ; ce processus dialectique conduit inévitablement à s'inscrire tant dans le vieillissement individuel que dans l'histoire.

REMARQUES CONCLUSIVES

L'instrumentalisation de la notion de « génération »

Il ressort de l'ensemble des considérations qui précèdent que le concept de génération a connu un bien triste destin sur le plan scientifique : jamais, semble-t-il, il n'a été possible de conclure un accord sur le sens à accorder à ce mot, de sorte qu'à ce jour encore il n'a pu trouver quelque solidité pragmatique[20].

Il faut pourtant bien en tenir compte : son usage commun s'est répandu de telle façon qu'il convient de tâcher de comprendre les tenants et aboutissants de ses occurrences, surtout quand elles sont à prétention psychologisante, sociologisante, etc. et pourtant de peu de sens.

À première vue du moins.

Car, en étudiant de plus près la question, l'on s'aperçoit d'une part, que ces appellations s'appuient en réalité sur quelque évènement marquant et figent, cristallisent en quelque sorte, un ensemble de personnes dans une posture qu'elles n'ont pour la plupart jamais adoptée. Il en va ainsi des résistants aussi bien que des soixante-huitards ou des baba cool (« babs »). Il apparaît d'autre part que ces générations (arbitraires) se trouvent intégrées par la mémoire collective à un récit (le plus souvent d'ordre national ou international, cf. les « hippies ») où elles se mettent à fonctionner *politiquement*.

Aspect qu'au demeurant n'aborde guère Géraldine Attias-Donfut. L'on voit cependant fort bien que la « génération des résistants » a servi la vision de De Gaulle pour qui *« la France est un grand pays, un grand peuple avec une grande culture qui possède un passé glorieux, un présent et un avenir. La France est éternelle et, surtout, elle doit être libre. Elle ne s'est pas libérée de l'occupation allemande pour se soumettre à une nouvelle forme d'occupation*[21] *»*, américaine en l'espèce. Le concept de « génération résistante », dont on connaît le décalage avec la réalité, a pourtant encore de beaux jours devant lui semble-t-il puisque, en juin 2019 encore, *« dans une tribune en France, une centaine de personnalités de partout sur la planète [...] s'inquiét[a]nt de l'effacement de la langue française, [...] appelaient le président [Macron] à renouer avec ce qu'elles nomment "l'esprit de résistance" de la France*[22] *»*.

Il est vrai aussi que les dénominations ont souvent vocation à décrédibiliser telle ou telle tendance, ou certain mouvement social, tout en inscrivant certes leur existence dans le récit collectif mais au titre d'« erreur passagère » ce dont témoigne leur disparition (et, pour le coup, les évolutions éventuelles passent aux oubliettes). Dans le grand récit de la mondialisation libérale (ou, si l'on veut, de l'inévitabilité du capitalisme) les mouvements protestataires – hippies, pacifistes, communautaires, etc. – sont au mieux rangées dans la catégorie des aimables utopies. Dont il est en revanche souligné que nombreux-ses sont celles et ceux qui en sont revenu·e·s ayant compris où se situait le « sens de l'histoire ». Ainsi demeure *« l'idée que le legs*

20. Au sens de la *« doctrine qui prend pour critère de vérité le fait de fonctionner réellement, de réussir pratiquement »*. www.larousse.fr/dictionnaires/francais/pragmatisme/63226

21. *De Gaulle et « l'esprit de résistance »*, Martin Lavallée www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philo-histoire/557733/de-gaulle-et-l-esprit-de-resistance

22. Ibid.

de 1968 puisse se réduire à l'émergence d'un néobourgeois individualiste pressé de "jouir sans entraves"[23]*», indigence d'une époque* qu'auraient « comprise » une ribambelle de ceux qui, comme l'écrivait non sans truculence Guy Hocquenghem [24], sont passés « du col Mao au Rotary »…

Le conflit socio-cognitif : remarques critiques

Reste que, si nous adhérons largement à l'analyse de Géraldine Attias-Donfut, il nous semble utile d'encore revenir sur l'hypothèse de *« l'effet structurant du conflit socio-cognitif »* selon laquelle *« les divergences incontournables entre générations successives provoquent un conflit socio-cognitif d'où résulte une forme de "décentration temporelle" par laquelle chacune des générations prend conscience de sa propre temporalité dans le temps social et historique. Une telle conscience s'élabore constamment au cours de l'existence dans une référence/opposition permanente entre générations dont les interactions matérialisent d'une certaine façon le déroulement du temps »*. Exposée telle quelle l'hypothèse est parfaitement cohérente avec ce qui précède.

Mais il convient cependant de tenir compte de l'aspect irénique du « conflit socio-cognitif » tel qu'exposé par Tania Zittoun[25], selon qui, il faut qu'il y ait *« une gestion de la diversité des points de vues non pas relationnelle ou affective, mais bien cognitive »*. Or, dans la relation mère-enfant, avec des enseignants ou des experts ou encore lors d'une « collaboration » avec des pairs, il est strictement impossible que ne s'insinuent pas des éléments affectifs et relationnels.

On peut comprendre que, dans la mesure où l'approche privilégiée par Tania Zittoun se veut scientifique, elle procède un peu comme la physique newtonienne qui ignore délibérément la question des « frottements »[26] : elle écarte les aspects « relationnels et affectifs » pour garder toute sa « pureté » à sa définition. Soit…

Cette posture ne va pourtant pas sans poser un problème majeur : elle écarte la question du conflit, parfois virulent, qui peut opposer deux enfants censés collaborer à la résolution d'un problème. De même, plus largement, qu'eût-été Mai 68 sans, par exemple, le conflit relationnel aux enseignants – certes représentants de l'institution scolaire ? On sait d'ailleurs que certains « profs » ont été vilipendés tandis que d'autres étaient franchement plébiscités.

De façon plus globale, c'est la question de la lutte – qu'on qualifiera très généralement de « sociale » – qui est évacuée de l'analyse de Géraldine Attias-Donfut : un peu comme si ne comptait que le conflit socio-cognitif épuré de Tania Zittoun.

Dans une société se pose pourtant toujours de façon transversale (si l'on considère comme première la problématique générationnelle) la question du pouvoir ou si l'on veut de la domination et de l'exploitation, qui explique elle aussi le conflit. Pour en rester à Mai 68, les questions relatives à la rigidité morale des générations précédentes ont bien entendu joué, mais elles n'expliquent guère que les « événements » aient dans le même mouvement

23. *La pensée anti-Mai 68 s'épuise,* Nicolas Weill www.lemonde.fr/idees/article/2008/04/25/la-pensee-anti-mai-68-s-epuise-par-nicolas-weill_1038489_3232.html

24. *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary,* Guy Hocquenghem, Contre-Feux, Éditions Agone.

25. *Note sur la notion de conflit socio-cognitif.* Op. cit.

26. Petit rappel scolaire : on conduit les expériences dans des milieux supposés vides, sans air, ce qui évite de devoir tenir compte de l'impact de l'air (du frottement) lors de la chute d'un corps par exemple. Ou encore, lorsque qu'on calcule un « mouvement uniformément accéléré » d'un train, on écarte la question du frottement des roues sur les rails (et celle du frottement induit par la pénétration dans l'air) en raison des incertitudes – non calculables et non reproductibles – qu'elles introduiraient dans le calcul.

entraîné ce qui reste les plus grandes grèves ouvrières qu'ait connu la France… Et lors desquelles une véritable fusion intergénérationnelle – et interclassiste, dans une certaine mesure – s'est opérée qui aurait mérité que l'on s'y penchât.

C'est que, pensons-nous, la structuration individuelle d'un rapport au temps, qui constitue le cœur de la contribution de Géraldine Attias-Donfut, ne se fait pas que dans la confrontation d'idées raisonnablement exposées et échangées grâce à une décentration[27] – dont on se demande du reste d'où elle viendrait – les grévistes luttant pour leur survie devraient se « décentrer » pour entendre et intégrer le point de vue de leurs malheureux actionnaires ?

Même si, en dialectisant la notion de génération – faite de relectures intimes sous l'influence de la conscience de génération, de l'avancée en âge, des conflits cognitifs et du récit symbolique qu'est l'histoire collective –, on parvient à s'extraire de querelles *d'ordre définitionnel* d'apparence assez vaine – ce n'est pas pour autant que ce terme acquiert une valeur solide qui lui donnerait des vertus pragmatiques. En d'autres termes encore, Géraldine Attias-Donfut fournit une grille de lecture… mais vide. L'ampleur du travail à accomplir pour emplir les « cases » (pertinentes) qu'elle propose nous renvoie dès lors au point de départ : tout reste à faire…

Gardons donc plutôt à la « génération » son caractère plaisant (et si souvent méchant), sans le prendre trop au sérieux… En réalité, et comme le suggère Géraldine Attias-Donfut, ce sont surtout *« les pratiques sociales »* induisant son usage souvent intempestif qui mériteraient d'être étudiées.

27. *« La décentration est un phénomène cognitif qui permet à l'individu de se mettre à la place d'un autre individu et d'essayer de comprendre ses points de vue. Il est capable de quitter sa pensée égocentrique et de se décentrer ».* fle.encbw.be/sites/default/files/2018-05/decentration.pdf